

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Band: - (1994)
Heft: 69

Artikel: Lousonna
Autor: Bruhin, Francine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

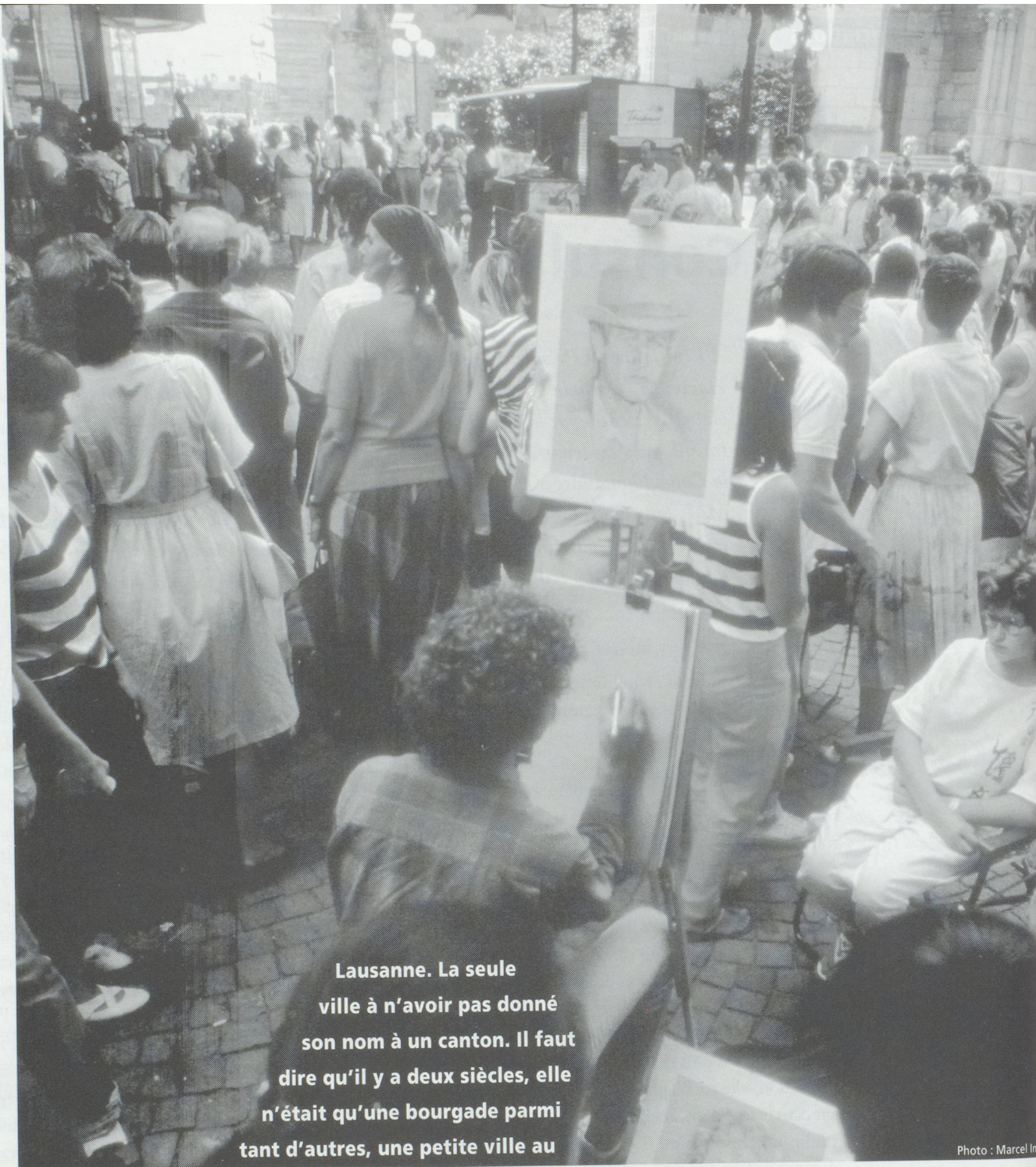
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Lausanne. La seule ville à n'avoir pas donné son nom à un canton. Il faut dire qu'il y a deux siècles, elle n'était qu'une bourgade parmi tant d'autres, une petite ville au

Photo : Marcel Im

milieu des vignes. Elle a donc connu un développement spectaculaire, qui a fait d'elle une vraie capitale. Capitale politique, mais aussi culturelle : sa richesse en la matière est en effet inestimable. Nous vous invitons à découvrir quelques aspects de cette ville étonnante.

Lousonna

PAR FRANCINE BRUHIN

Lousonna



LOUSONNA

• A LAUSANNE, on raconte que les femmes ont les plus jolies jambes de la contrée. Drôle d'entrée en matière, me direz-vous. Mais force est de constater que l'on n'arrête pas de monter et de descendre, dans cette ville à la topographie biscornue. A Lausanne, il faut oublier les repères habituels. La ville grimpe les coteaux, dévale vers le lac, sinue entre deux collines, et çà et là, des ponts achèvent de nous faire perdre totalement le sens de l'orientation. Chaque creux, chaque bosse possède son quartier, à l'architecture particulière : chaque époque y laisse des traces... Tout en haut, la Cité s'ordonne autour de la cathédrale et du Château Saint Maire, siège du gouvernement cantonal. Un peu plus bas, le quartier St François et ses rues piétonnes : là bat le coeur de Lausanne, là l'espace est restitué aux piétons qui en profitent bien. Une réussite telle, d'ailleurs, qu'un plan d'aménagement du quartier prévoit l'extension de la zone piétonne. Au grand dam de maints commerçants qui craignent pour leurs affaires...

LE FLON

Un peu plus loin, un peu plus bas, encadré par le Grand Pont et le Pont de Chauderon, le quartier du Flon vaut le détour. Cet ancien quartier de tanneries doit son nom à une rivière, le Flon. Le site industriel vieillissait mal et se vidait peu à peu de ses occupants. Les propriétaires, en discussion avec la ville, commencèrent à ne plus concéder de baux de longue durée. S'installèrent alors des artistes, les seuls à pouvoir accepter des conditions précaires d'installa-

tion. Les anciens entrepôts se transformèrent alors en atelier de designer, en MAD - «Moulin à Danse» (une véritable institution), en école de jazz ou d'arts visuels, en théâtre, en galerie ou magasin exotique. Bref, une vie intense s'y développe et les Lausannois prennent l'habitude de s'y retrouver. C'est à ce moment que la municipalité, mécontente des solutions proposées par les propriétaires, décide de lancer un concours d'architecture, en vue de restructurer le lieu. Le projet, accepté par le communal et les propriétaires, est rejeté par un référendum. Il faut recommencer. C'est l'architecte Bernard Tschumi qui gagne le nouveau concours. Son idée était de construire trois ponts supplémentaires, de raser les bâtiments existants et de reconstruire bureaux et logements. Cette fois, la ville prudente s'entoure d'un maximum de précautions et laisse la part belle à la concertation tous azimuts. Mais c'était oublier la récession. Le projet provoqua de plus la farouche opposition des habitants du quartier et des jeunes qui, sous le slogan «Touche pas à mon MAD», livrèrent une ardente bataille contre la municipalité. Pourtant, tout semblait décidé quand, au début de l'automne, retentit la nouvelle comme un coup de tonnerre : le Conseil communal rejetait le projet, sans même entrer en matière, au grand soulagement des habitants du Flon...

CAPITALE ARTISTIQUE

D'emblée, Lausanne capitale du canton s'affirme aussi comme capitale culturelle. Elle n'a rien à envier aux plus grandes. Elle ne compte pourtant que quelque 126.000 habitants, 242.311 en incluant l'agglomération. Mais Lausanne, ce sont 13 musées - 4 municipaux, 4 privés, 5 cantonaux. Sans oublier la multitude de théâtres, de galeries, de cafés-théâtres et autres salles vouées à la culture. «Si je voulais, je pourrais sortir tous les soirs. Car chaque soir», il y a quelque chose, raconte une libraire du quartier St François. Aux dires de Mme Jecquier, chef du Service culturel de la Ville, l'opéra affiche

A Lausanne,
on raconte que
les femmes ont
les plus jolies
jambes de
la contrée.

un taux de remplissage de 95 à 98%, le Théâtre de Vidy refuse du monde : en cinq ans, le nombre des entrées a doublé. Bien sûr, les lieux alternatifs ont plus de mal à faire le plein. Mais ils sont légions : la Suisse romande dénombre quelque 450 comédiens dont beaucoup, pour pouvoir travailler, ont créé leur propre compagnie. A elle seule, la Ville soutient un grand nombre de projets et d'institutions culturelles. Elle subventionne ainsi une vingtaine de productions indépendantes, en des dizaines de lieux. Certains d'entre eux ont vu leur réputation dépasser les frontières : le Théâtre de Vidy n'en est pas un des moindres et il est fréquent de voir à l'affiche du Théâtre de la Ville à Paris ou du Théâtre National de Strasbourg, pour ne citer qu'eux, la mention : co-production Théâtre de Vidy. Lausanne peut aussi se targuer



Chaque creux, chaque bosse possède son quartier, à l'architecture particulière : chaque époque y laisse des traces...

d'avoir réussi à attirer la prestigieuse fondation Béjart qu'elle finance à hauteur de 3,4 millions de frs.s. (sur un budget total de 8 millions). Cette politique de prestige coûte cher et bien des artistes vaudois en font reproche à la ville, accusée de ne soutenir que les causes déjà entendues.

UNE HISTOIRE D'AMOUR

Mais cette politique, aussi décriée soit-elle, fait des heureux. Témoins les Lausannois qui chérissent leur Théâtre de Vidy, qui ne désemplit pas. «Comment expliquez-vous le bonheur ? demande son directeur, René Gonzalès. C'est ce qu'on vit. On n'arrive plus à répondre, c'est une explosion sur le plan du public. Et le nombre des adhérents augmente de façon constante». Posé sur la pelouse, tout près du lac, la drôle de construction dessinée par Max Bill en 1964 devait être provisoire. Du provisoire qui dure, pour la plus grande joie du public et des comédiens : «C'est une roulot-

te améliorée, explique son directeur : tout est démontable». Les metteurs en scène ne sont pas en reste : «C'est un lieu, raconte René Gonzalès en parlant de son théâtre, qui suscite le désir. Tous les metteurs en scène qui sont venus travailler là veulent revenir. Difficile de choisir : comment ne pas être injuste ?». Vidy baptise les nouvelles mises en scènes, sert de laboratoire à des pièces qui seront jouées ensuite en Europe : c'est ainsi qu'«Orlando», tiré du roman de Virginia Woolf et interprété par Isabelle Huppert, a commencé sa carrière à Lausanne. Comment expliquer cet engouement ? René Gonzalès propose quelques explications. «On a soigné l'information, dit-il. On a aussi une politique tarifaire très basse : les spectateurs peuvent obtenir des places dès 10 frs.s grâce à un système d'abonnement. Je pense en outre que les choix artistiques ont rencontré l'adhésion du public : on a multiplié les programmations, on a fabriqué un feu d'arti-

fice permanent : nous donnons près de 300 représentations par an».

Venu pour «voir», à l'invitation de Matthias Langhoff, René Gonzalès - qui venait d'essayer les plâtres de l'Opéra Bastille à Paris - craque, pour reprendre sa propre expression. «Je ne savais pas que cela existait, raconte-t-il. C'est une oasis. Aujourd'hui, les capitales sont mortes. A Lausanne, les conditions de travail sont infiniment meilleures. La qualité du public, ici, est inouïe : il a une telle capacité d'ouverture, de plaisir, de curiosité ! Avec cette ville, on s'est apprivoisé.» Un des premiers gestes du tout nouveau directeur fut de donner un deuxième nom au théâtre. Désormais, il est aussi un centre européen. «Être européen, c'est avoir un copain à Londres, ou Amsterdam. J'ai un réseau d'affinités : on ne travaille pas sur dossier...» Ce réseau permet d'organiser des tournées qui partent plusieurs mois durant. Ainsi, le «Tartuffe» mis en scène par Besson tournera «forcément» dans plusieurs pays.

Gageons que l'histoire d'amour qui lie René Gonzalès à son public et à son théâtre durera, même s'il affirme n'être que de passage, même s'il dit ne pas être sûr de pouvoir continuer à assumer le succès de Vidy - «le plus dur, c'est de durer».

De lui encore, cet étonnant et superbe compliment à l'égard des Suisses : «Ce peuple est capable des plus grandes folies. Il est capable de laisser faire, voire d'accompagner».

PROMENADE

Inévitablement, vos pas vous conduiront vers Ouchy. Par la «ficelle», bien entendu, que vous prendrez à la gare du Flon. Ouchy, c'est la plage de Lausanne, son lieu de villégia-

ture préféré. Découvert par les Anglais au siècle dernier, Ouchy en garde l'empreinte profonde avec ses nostalgiques et superbes hôtels de l'époque victorienne. Aussi, après être allé faire un tour sur le port, allez boire un thé au Beau-Rivage : le lieu est magique, tant il respire la nostalgie d'une époque que l'on disait «belle». Chaque salle, chaque couloir ou escalier est un livre vivant d'histoire de l'art des 140 dernières années. Si le premier bâtiment est d'un classicisme dépouillé (il est relié au deuxième par une rotonde), le deuxième affiche une exubérance néo-baroque, teintée d'Art Déco. Des têtes couronnées, mais aussi des artistes, des écrivains y séjournèrent. L'on raconte ainsi qu'Albert Cohen y conçut «Belle du Seigneur» en 1926...L'histoire tout court s'y fit, puisque de nombreux traités y furent signés : entre autres, la signature, en 1912, d'un accord mettant fin à la guerre italo-turque.

En sortant du Beau-Rivage Palace, partez vers l'Est, le long du lac, en direction de la riche commune de Pully. Le tout nouveau Musée Olympique y a installé ses pénates. Un peu plus loin, la Fondation Asher Edelman, un musée privé, vous invite à la découverte de l'art contemporain.

**VOUS AVEZ DIT
«CONTEMPORAIN» ?**

Souvenir des temps anciens où Lausanne vivait au rythme des tanneries, le grand bâtiment ⁽¹⁾ s'étire en direction du lac. A l'entrée, la gigantesque statue d'un homme en chapeau veille sur les allées et venues. Nous sommes à la Fondation Asher Edelman (FAE), un des premiers musées d'art contemporain de Suisse romande (il n'est plus seul depuis que

le Mamco a ouvert ses portes à Genève). A l'origine, une histoire d'amour entre un homme et sa collection. Constituée, comme toute vraie collection, de coups de foudre pour des oeuvres des années 60 à nos jours. Coup de foudre aussi pour Lausanne, car comment expliquer autrement l'installation en Suisse de cet homme d'affaires américain ?

Au tout début de 1990, Asher Edelman expose une partie de sa collection au Musée cantonal des Beaux Arts à Lausanne. Les relations tissées à cette occasion lui permettent de trouver «Le» lieu qui abritera sa collection. Il s'agit d'une usine désaffectée, les anciennes Teintureries Lyonnaises ⁽¹⁾ à Pully.

Asher Edelman trouve le bâtiment, restait à trouver le ou la conservatrice. Chantal Michetti, conservatrice au Musée cantonal des Beaux Arts, relèvera le défi. A. Edelman lui donne 6 mois pour préparer l'ouverture du musée. «Une aventure un peu frénétique, mais passionnante», se souvient-elle aujourd'hui. A tout seigneur, tout honneur : il revient à Asher Edelman d'inaugurer la fondation : 80 oeuvres de sa collection sont ainsi présentées. Depuis, le musée vit au rythme de 3 à 4 expositions par an. Les quelques 800 oeuvres qui constituent la collection ne sont pas exposées en permanence. Mais elles sont un outil indispensable en matière d'échange avec d'autres musées d'art contemporain.

Seul musée d'art contemporain en Suisse romande jusqu'il y a peu, la FAE a dû faire un important effort de communication à l'égard d'un public parfois incrédule, ce qui représente un bel d'exercice d'équilibrisme financier: la fondation n'est quasiment pas

Du haut en bas :
Hôtel Beau-Rivage.
Musée du CIO.
Musée Fondation
Asher Edelman.

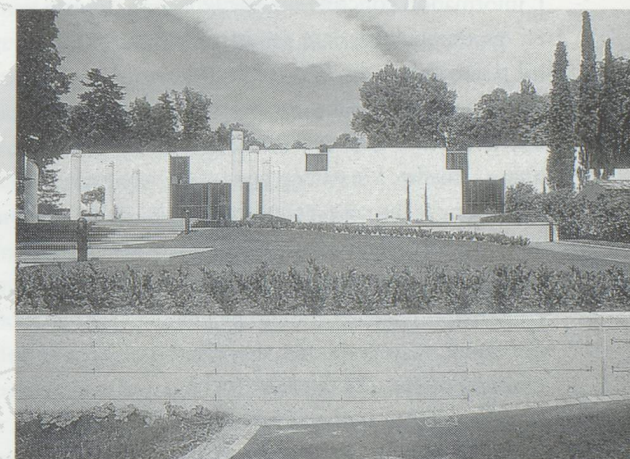


Photo : Marcel Imsand



Un créateur

subventionnée (elle reçoit 40 à 50.000 frs.s. de la ville de Pully et quelques subsides ponctuels de Lausanne). La fondation a dû également modifier sa démarche. «L'idée de départ était de montrer des oeuvres très récentes, explique Chantal Michetti. Depuis, on a essayé de mieux équilibrer entre productions très contemporaines et artistes plus connus. Ainsi Roy Lichtenstein : il est un jalon incontournable en histoire de l'art contemporain. L'exposer, ou exposer des oeuvres de Picasso ⁽²⁾ comme nous venons de le faire, aide à la compréhension de l'art du 20^{ème} siècle».

La FAE se veut un outil. Celui qui permet à deux publics bien distincts – les spécialistes et les néophytes – de se rencontrer. La programmation, la façon de présenter les oeuvres, d'en parler, doit être la plus directe possible. «On donne quelques clés de lectures possibles face à une oeuvre d'art, poursuit Chantal Michetti. L'information concrète sur l'oeuvre est disponible, mais dans un deuxième temps seulement. C'est pourquoi les étiquettes sont loin, pour éviter les interférences. On ne veut pas de pollution visuelle». Un musée pour rêver ? Pour se distraire, et apprendre, aussi. Le lieu est en effet également ouvert à d'autres types d'activités : conférences d'artistes, performances de danse, concerts de musique contemporaine... La dernière manifestation en date a été une table ronde sur l'exposition Picasso, organisée à la suite de violentes critiques sur l'exposition elle-même. «C'est un peu au coup par coup, car je n'ai pas tellement le temps d'élaborer un programme, dit-elle encore. J'attends que les gens me contactent. On n'a pas vraiment de budget pour cela, mais on offre un espace et une promotion, la possibilité d'entrer en contact avec des gens passionnés».

«Comment insérer cette f... petite pièce jaune dans un ensemble qui, apparemment, n'a pas de place pour elle ?»

Installé dans un joli quartier ouvrier situé en contrebas de la gare de Lausanne, Gianni Sarcone crée ses drôles d'objets dans son appartement : il vient de quitter son atelier du Flon, après avoir pu apprécier les charmes et les vicissitudes de la cohabitation...

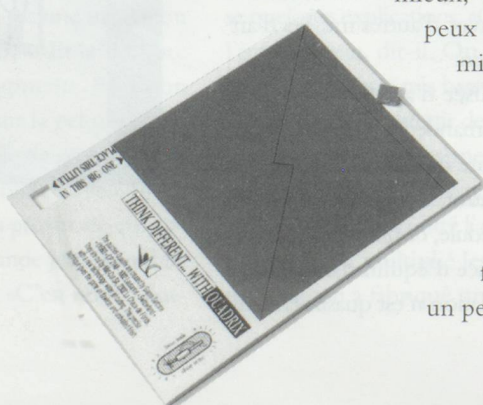
PAR FRANCINE BRUHIN

VEILLÉ MALICIEUSEMENT par un très bavard merle des Indes, flanqué d'un chat abyssin – élégant comme le veut la légende – ce passionné des formes et des couleurs invente montres et casse-tête pour notre plus grand plaisir. A glisser dans la poche, un jeu «épreuve-patience», de couleur vive (comment insérer cette f... petite pièce jaune dans un ensemble qui, apparemment, n'a pas de place pour elle ?). Au poignet, une étrange montre, sans aiguille ni chiffre : une pièce de couleur masque le temps qui s'écoule. Poésie des formes et des couleurs, Gianni Sarcone nous fait redécouvrir le plaisir des objets usuels.

Difficile de lui faire dire ce qu'il est. Ni un designer ni un artiste. Modestie de l'homme qui s'est formé sur le tas ? «Je suis un artisan concepteur, explique-t-il. Mais je ne me définis pas. Quand je fais quelque chose, je le fais sérieusement. Mes objets, j'y tiens. C'est ce que j'arrive à faire de mieux, ce que je

peux offrir de mieux aux autres. Je fabrique des objets pour faire rêver un peu les gens.

Ainsi, la montre est une façon de voir le temps en couleurs». Issu de quatre générations d'artistes-peintres, Gianni Sarcone est tombé dans les couleurs quand il était tout petit. Et il ne les a jamais quittées. «Je me suis toujours lancé dans des histoires pas possibles, raconte-t-il. Je fais tout tout seul, mais j'ai parfois des amis qui me donnent un coup de main». Travaillant seul depuis trois ans, Gianni Sarcone a compris la nécessité d'avancer doucement. Son travail, il le construit jour après jour. Il contrôle la chaîne de bout en bout, de la conception à la vente, en passant par la fabrication. Sa clientèle, il se l'est constituée, petit à petit. Il vend principalement à des entreprises, des sociétés désireuses d'offrir des cadeaux sortant de l'ordinaire. Le bouche à oreille fonctionne bien. «L'Ecole Hôtelière m'a amené la Jeune Chambre Economique, explique-t-il. Avant, j'avais des agents. Mais ils étaient aussi efficaces que moi je parle le sanskrit. Alors maintenant, je me débrouille seul. Actuellement, je travaille pour 3 ou 4 entreprises par année. Cela me fait vivre». Pour ces sociétés, Gianni Sarcone invente des jeux bizarres, des casse-tête jouant sur les concepts des couleurs et de l'espace. Chaque jeu voit se développer une série : «Quand je fais un objet, j'essaie de le ramifier, de lui trouver le plus possible d'applications. Plus il



⁽¹⁾ Les bâtiments ont été revus et corrigés, ô combien discrètement, par Jacques Richter et Ignacio Dahl Rocha.

⁽²⁾ «Picasso contemporain». L'exposition s'est terminée au début de l'automne.